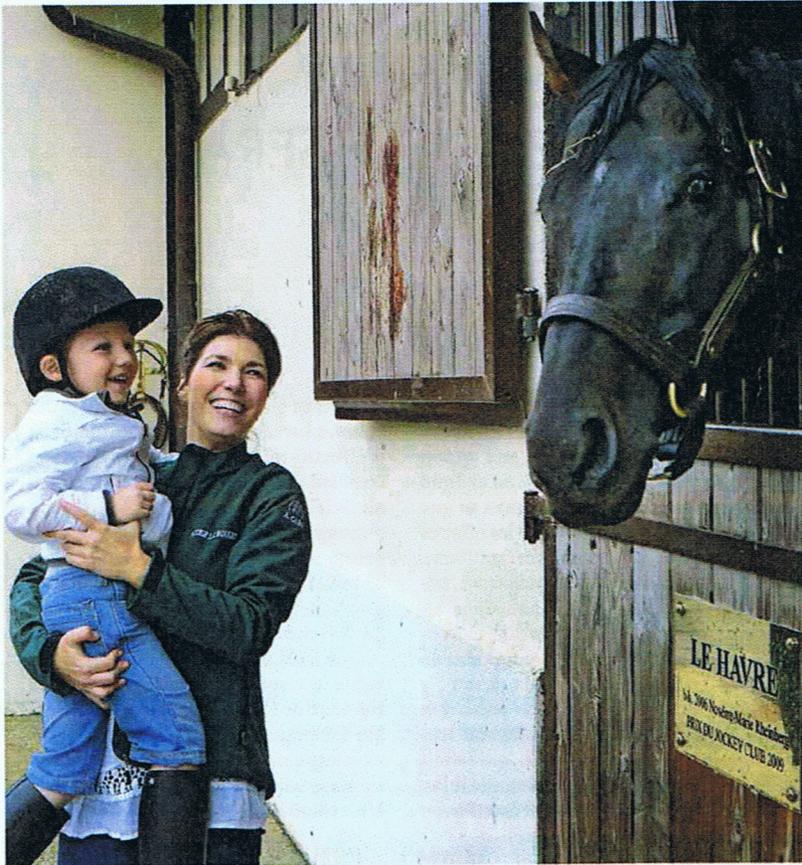




► 8 octobre 2015 - N°3464



Veneta Galabova, dont le cheval Le Havre a gagné le prix du Jockey Club peu de temps après qu'elle et son mari en ont fait l'acquisition, pense que les femmes ont un rôle particulier à jouer. « Si André Fabre a confié son cheval à Amélie

*A g., Veneta Galabova avec son fils, Louis, 4 ans et le cheval Le Havre. Ci-dessous. A Chantilly, les « jockettes » entrent en piste. Barbara Guenet porte casaque rouge.*

Foulon pour une course importante, plaide-t-elle, c'est parce qu'il savait qu'il était nerveux, difficile à maîtriser, et qu'il fallait de l'empathie, de la finesse pour le monter. Nous, les femmes, nous substituons à la force, que nous n'avons pas, une douceur presque maternelle. » Cette dimension de mère, comme la princesse Zahra, Veneta l'éprouve quand il s'agit de croiser les sangs pour obtenir, si les dieux du cheval le veulent, de futurs cracks. « Le succès des chevaux en course dépend d'une combinaison de facteurs et de l'implication de toute une équipe, explique la princesse Zahra, depuis le croisement génétique, la gestation de la jument, le poulinage, la phase de croissance et de développement du jeune cheval puis son débouillage et son entraînement jusqu'à la course. » Douceur, intuition, méthode, humanité... Selon la femme jockey, Barbara Guenet, si la gent féminine peut

course, puis retour au vestiaire. « Il y a une décennie, précise Barbara, les femmes jockeys n'avaient aucun lieu pour se changer. Maintenant, c'est amusant de voir nos robes, nos troussees de maquillage et nos escarpins bien rangés... Mais, malgré tout, ce sport reste dominé par les hommes. Difficile de concilier enfants et entraînement à 5 heures tous les matins. C'est un métier physique, qui requiert également beaucoup de force. En course, tous les moyens sont bons pour gagner. C'est la guerre, on prend des coups. J'en ai pris. »

Cette violence, Stéphanie Desjardins l'a rencontrée au début de sa carrière chez Christiane Head: « Quand j'y suis entrée, en 1993, à 16 ans, les filles étaient rares dans ce milieu. Ma place, il a fallu que je me la fasse. Tous les machos autour de moi essayaient de me décourager: "Tu ne tiendras pas plus de deux mois", me disaient-ils. Ça m'a fait l'effet contraire, je me suis endurcie et j'ai résisté. » Dans un autre domaine, comment Christiane Head, entraîneur de Trêve, s'entend-elle avec le propriétaire de la jument, le cheikh Joaan Bin Hamad Al-Thani, cinquième fils du précédent émir du Qatar? « Là-bas, je suis une double exception. Non seulement je suis entraîneur, mais je

suis aussi une femme. Chez moi, ils ne veulent voir que la professionnelle. Je gagne, ils reconnaissent que je fais bien mon boulot, cela leur suffit. » Pour Sylvain Vidal, éleveur au haras de la Cauvinière, qui a fait ses classes en Australie, en Amérique et en Irlande, la mixité est en marche, c'est irréversible. Pour lui, la technologie va faciliter plus encore cette présence des femmes. « Naguère, dit-il, il fallait beaucoup de temps et d'efforts pour curer les box. Aujourd'hui, on fait venir des machines pour les nettoyer. Avec les abreuvoirs automatiques, même chose, plus besoin de transporter des dizaines de seaux d'eau... Dans le passé, les gens qui travaillaient dans cet univers étaient traités comme des animaux. C'était un monde de vieux ours, vociférant du matin au soir et dormant la nuit au-dessus des écuries, au milieu des rats et des souris. Normal qu'il n'y ait pas eu de place pour les femmes parmi eux! »



apporter beaucoup au monde des courses, celui-ci ne saurait pourtant se passer des hommes: « A long terme, si trop de femmes intervenaient, cela poserait un vrai problème. Notamment avec les mâles agressifs, qui ont besoin d'être recadrés par un homme. » Ici comme ailleurs, nous sommes donc complémentaires. ■